

***Traduire la Divine Comédie en France au XIXe siècle : le cas des
« obscénités » dantesques***

Материалы международной конференции «Язык в социо-культурном пространстве и времени». Астрахань, 13-14 октября 2011. С. 140-144.

Dans le présent article nous nous pencherons sur quelques exemples illustrant la façon dont les traducteurs français du XVIIIe-XIXe siècles traduisaient les expressions de la *Divine Comédie* relevant du langage jugé obscène dans leurs langue-culture maternelle.

L'approche des traductions ici adoptée s'inscrit dans le courant de la traductologie comparée qui veut que toute acte de traduction soit un processus de *négociation* entre la langue-culture de départ et la langue-culture d'arrivée au cours duquel celle-ci réaffirme ou remet en question ses propres frontièresⁱ.

L'idée de départ est que le texte-source subit un changement plus ou moins radical avec chaque nouvelle retraduction pour aboutir au texte correspondant en langue-culture-cible. Il s'agit des processus spécifiques de censure, d'annexion, de reformulation etc. qui altèrent le texte de départ à des degrés différents et dont les enjeux peuvent être variables. Si le rapport à l'autre est apparu récemment comme l'enjeu principal et le facteur structurant de toute traduction [2], le lexique dit « difficile » (néologismes, vulgarismes, phraséologismes obscènes, occasionalismes, etc.) n'est qu'un cas extrême de l'intraduisibilité (étrangété) fondamentale propre à toute langue.

L'histoire de la *Divine Comédie* en français, remarquablement riche, n'est en réalité qu'une histoire d'une longue série de retraductions qui commencent à arriver dès la fin du XVIIIe siècle. Pratiquement inconnu en France encore au milieu du XVIIIe siècleⁱⁱ, redécouvert par quelques traducteurs-amateurs à la fin de l'Ancien Régime, puis brandit par les Romantiques, Dante s'impose au XIXe

siècle comme un des auteurs étrangers les plus traduits en France.

Une des difficultés majeures auxquelles se sont toujours heurtés les traducteurs de la *Comédie* est la façon de rendre les expressions dites « vulgaires », voire carrément « obscènes ». Dante ne se gênait pas d'employer les mots qui choquaient encore au XIXe et même au XXe siècle: ainsi certains chants de l'*Inferno* (XVIII, XX, XXI) offrent des exemples du lexique jugé à l'époque inacceptable dans la littérature de langue française.

Un des passages particulièrement difficiles pour les traducteurs français se trouve dans le vers 24 du chant XX du premier cantique :

*Quando la nostra imagine di presso
Vidi sì torta, che 'l pianto de li occhi
Le natiche bagnava per lo fesso
(Inf. XX, 22-24)*

Le substantif italien *natiche* (fr. *fesses*), employé sans aucune gêne apparente par le poète florentin, ne pouvait qu'être banni de la langue française de l'après classicisme, langue qui se voulait avant tout « délicate et soutenue » [1 : 86].

Ainsi J.-J. Moutonnet de Clairfons, en 1776, remplace le mot inconvenient par *talons*, ce qui ne relève même pas de la paraphrase, les *talons* et les *natiche* renvoyant à des parties du corps différentes:

[...] lorsque je vis de plus près ces têtes humaines placées de manière que les larmes qui couloient de leurs yeux baignoient leurs talons. [3: 347]

A. de Rivarol, en 1780, n'est pas très loin quand il traduit :

[...] comment j'aurais pu contempler d'un oeil sec l'effigie de notre humanité si tristement défigurée, et supporter le spectacle de ces infortunés, versant à jamais des larmes qui n'arrosent plus leurs poitrines ! [6: 90]

La litote finale ne fait ici que porter le dernier coup à la belle image de Dante, qui est du reste complètement noyée dans la paraphrase pratiquée à outrance et qui frôle le ridicule.

En revanche A. Artaud de Montor, en 1811, fait preuve d'un nouveau goût pour l'« étranger » dans le texte qui le pousse à se pencher sur les

stratégies à prendre face à des « déviations » linguistiques de l'auteur traduit :

Les traducteurs ont entendu ce passage chacun à leur manière. Les uns ont dit : « Les larmes qui coulaient de leurs yeux coulaient sur leurs talons ». Mais que devient le mot natiche ? Faut-il dire, en restreignant le sens : « les larmes que ces malheureux versaient leur baignaient le dos » ? [...] Après y avoir bien pensé, j'ai présenté à l'intelligence du lecteur, bien plus qu'à ces regards, le mot fatal mais caractéristique. Avec cela, je n'ai pas osé le tracer, même avec l'initiale [1: 85-86].

Et de fait la solution d'Artaud de Montor, comparée à celles de ses prédécesseurs, paraît à la fois astucieuse et s'annonce comme un pas en avant. Voici sa traduction du passage en question :

[...] si je pouvais contempler d'un oeil sec notre image si misérablement déformée que, par la feinte des épaules, les larmes tombaient des yeux sur les... [1 : 85].

Remplacé par les points de suspension, le mot originel reste tout de même suffisamment explicite à l'esprit du lecteur; il est en même temps absent et présent dans le texte traduit, caché et montré du doigt. Ainsi l'effet stylistique voulu par Dante (qui fait de la polyphonie stylistique une des caractéristiques principales de la *Comédie*) est malgré tout reproduit.

En disant et en ne disant pas, - poursuit le traducteur, - j'ai conservé l'effet de l'impression inconnue que Dante cherche à reproduire. [...] Je sais qu'il y a des mots condamnés à exiler éternel du langage délicat et soutenu, mais il faut, je crois, se laisser quelquefois gouverner par le poète. Quand notre langue arrive à de pareils mots, et veut agir dans toute la liberté de sa chasteté et de ses répugnances, ne reste-t-elle pas impuissante ? [1 : 86].

La traduction d'Artaud de Montor, tout comme celles de ses prédécesseurs de la fin du XVIII^e siècle, est exécutée en prose, le vers étant jugé à l'époque une forme en crise et passée de la mode. Pourtant elle se distingue de celles-ci et des nouvelles tentatives de traductions en vers, qui commencent à revenir en vogue à partir de la première Restauration, par certaines hardiesses lexicales, qui resteront longtemps inégalées. La « redécouverte » de Dante en France étant, on l'a souvent répété, le mérite des Romantiques français, on pouvait s'attendre à ce que le traitement des cas lexicaux « difficiles » dans les

traductions s'inscrivant dans la mouvance romantique serait à l'opposé de celui des exemples cités, voire plus littéral. Or en réalité on constate dans ces traductions une grande prudence face aux vulgarismes de la *Comédie*, comme le montrent les exemples suivants :

Ch. Calemart de Lafayette, 1835: *que les larmes tombant dans la triste contrée / par la fente du dos coulaient encore plus bas.*

A. Le Dreuille, 1837: *baigner leur dos de pleurs qui tombaient derrière eux*

F. de Lamennais, 1855: *des yeux coulant le long du dos, les pleurs baignaient la croupe*

Les deux premières traductions (celle de Calemart de Lafayette et de Le Dreuille) sont composées en vers et sont l'oeuvre pas des Romantiques proprement dit mais de leurs épigones; elles sont aujourd'hui complètement oubliées. La troisième (Lamennais) – a pour l'auteur un des plus fins philologues et stylistes du siècle avant-dernier; elle est en prose magnifiquement élaborée et riche, très appréciée des spécialistes encore aujourd'hui. Cependant, très opposées sur tous les points, ces trois traductions se recoupent par le même conformisme lexical et le souci de bienséance.

On sait d'ailleurs [3] que la réforme du vers français, entamée par les Romantiques, n'a pratiquement pas touché au vocabulaire poétique qui a encore longtemps gardé son caractère « pudique ». De plus, certains [7] ont également souligné un côté « néoclassique » de la poésie romantique, dont la rupture avec le classicisme n'était pas aussi totale comme on l'avait parfois laissé croire.

On ne s'étonne donc guère à voir que jusqu'à la fin des années 60 du XIXe siècle toutes les traductions, qu'elles soient en prose ou en vers, fassent appel à des périphrases ou euphémismes plus ou moins heureux: aux trois exemples déjà cités on pourrait ajouter les traductions de E. Aroux (1843), F. Vilin-Lami (1867). Ce n'est qu'en 1962 que V. Perrodil se permet de traduire littéralement :

*... les larmes des yeux suivaient les reins
jusqu'à leur dernier creux*

Et ruisselaient dans la fente des fesses
[5: 105]

Le même Perrodil se montre audacieux dans le dernier vers du chant XXI

Ma prima avea ciascun la lingua stretta
Co'denti verso lor duca, per cenno,
Ed egli avea del cul fatto trombetta

quand il traduit, à la manière d'Artaud de Montor :

Les dix démons défilèrent à gauche
Mais tous ensemble avaient auparavant
Montré leur langue au chef, et lui devant
Fit de son c... un instrument à vent

[5: 115]

ⁱ Voir à ce sujet : A. Berman. *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris, Gallimard, 1984.

ⁱⁱ Les raisons de ce dédain des Français à l'égard de Dante ont été magnifiquement résumés par J. Risset : « de Charle d'Orléan à Baudelaire, toute la tradition poétique française se fonde sur Pétrarque et sur le pétrarquisme, et se construit, en d'autres termes, contre Dante, puisque Pétrarque, interprété par le humanisme renaissant, signifie à la fois homogénéité linguistique, cicéronianisme comme harmonie codifiée du discours, poésie comme otium et variation infinie sur un centre immobile. Dante s'oppose point par point à cet ensemble... ». Cit. chez : M. Sialom, *Les anti-traducteurs. Aspects de la Divine Comédie en français pendant l'entre-deux-guerres*. Thèse de doctorat. Paris, 1986. P. 19.

Bibliographie

1. Artaud de Montor A. *La Divine Comédie de Dante Alighieri*. Troisième édition. – Paris: Librairie de Firmin Didot Frères, 1849 (1811).
2. Berman A. *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. – Paris: Gallimard, 1984.
3. Brunet E. *Le vocabulaire de Victor Hugo*. - Paris-Genève: Champion, Slatkine, 1988
4. Moutonnet de Clairfons J.-J. *L'Enfer*, trad. en prose. - Florence et Paris: Leclerc et Le Boucher Libraires, 1776.
5. Perrodil V. *L'Enfer de Dante. Traduction nouvelle en vers français*. – Paris: Librairie Académique, 1862.
6. Rivarol A. De. *L'Enfer*, trad. en prose. - Paris : Librairie de la Bibliothèque nationale, 1867 (1783)
7. Sialom M. *Les anti-traducteurs: aspects de la Divine Comédie en français pendant l'entre-deux-guerres*. Thèse de doctorat. Paris, 1986.